

## SERMON III.

### LA CONVERSION DE LYDIE.

---

*Le jour du sabbat nous sortimes de la ville ; et nous allames près de la rivière, où l'on avait accoutumé de faire la prière, et nous étant assis, nous parlions aux femmes qui s'y étaient assemblées. Et une certaine femme, nommée Lydie, de la ville de Thyatire, marchande de pourpre, qui craignait Dieu, nous écouta ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur, pour faire attention aux choses que Paul disait. Et quand elle eut été baptisée avec sa famille, elle nous fit cette prière : Si vous m'avez cru fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et y demeurez ; et elle nous y obligea.*

Actes xvi. 13, 14.

LE livre des Actes des Apôtres est un monument précieux des premières conquêtes de l'Évangile. Nous y voyons les progrès du règne de Dieu, de jour en jour et de pays en pays : chaque conversion qui y est racontée, est un nouvel hommage rendu à la puissante efficace de la vérité ; une nouvelle manifestation des voies de Dieu, pour faire passer les âmes des ténèbres à la lumière ; un nouveau trophée de cet Esprit du Seigneur qui opère toutes

*choses, en tous.* Et les effets de la foi dans les fidèles de l'église primitive sont si prompts et si frappans que nous ne pouvons les contempler sans fruit. Ils nous font rentrer en nous-mêmes. Ils nous humilient, en nous montrant un Christianisme si vivant. Ils nous encouragent, en nous faisant voir ce que peut faire la grâce de Dieu dans l'âme des pécheurs. Ils nous fournissent une pierre de touche au moyen de laquelle nous pouvons aisément juger si nous sommes dans la foi, ou si nous n'y sommes pas. C'est ce que je chercherai à vous faire sentir en méditant sur l'intéressant trait d'histoire rapporté dans mon texte ; j'en expliquerai les principales circonstances, et j'en tirerai les instructions pratiques qui en découlent.

Le fait que l'apôtre raconte se passait à Philippe, ville de Macedoine et colonie Romaine. Puisqu'il nous dit qu'il y avait, près de cette ville, un lieu où l'on avait coutume de faire la prière, et nous parle d'une femme qui craignait Dieu et qui écouta sa Parole, il est évident que la connaissance du vrai Dieu avait pénétré au milieu de ces payens. Elle y avait, sans doute, été apportée par les Juifs qui, à cette époque, habitaient, en assez grand nombre, ces contrées. Dieu s'était servi d'eux pour y répandre quelques rayons de lumière spirituelle. Heureux les Chrétiens, qui s'acquittent d'une semblable mission ; qui portent partout avec eux, au milieu des hommes du monde, quelque connais-

sance de Dieu, de sa Parole, de son salut ! Sont-ils disciples de Christ, ceux qui ne lui rendent pas témoignage ; ceux de la vie desquels, hors du jour du Seigneur, et hors de sa maison, on voit disparaître toute trace positive de vrai Christianisme ; qui sont mondains au milieu des mondains, légers au milieu des hommes légers, sans religion au milieu des hommes sans religion ?

L'apôtre ne fut pas plutôt arrivé à Philippe qu'il se rapprocha de ceux qui manifestaient quelque zèle pour Dieu, qu'il les chercha, qu'il s'unit à eux : partout où il allait c'était sa grande affaire, le premier besoin de son cœur, le premier mouvement de sa conscience. Il brûlait de faire connaître à ses frères ces compassions de Dieu en Christ qu'ils ignoraient encore. Tel aussi doit être le sentiment de tous les ministres de l'Évangile, de tous les fidèles, en quelque lieu qu'ils se trouvent. Ils doivent éprouver le besoin d'annoncer le Sauveur à ceux qui ne le connaissent pas encore ; de s'édifier avec ceux qui le connaissent. Ils doivent aspirer à former et à entretenir partout des relations chrétiennes. Le peuple de Dieu est partout un petit peuple, perdu dans la foule des Chrétiens de nom, comme il l'était à Philippe, dans la foule des payens : mais c'est à lui tout premièrement, c'est au peuple de Dieu, que les pasteurs et les fidèles sont envoyés partout où les conduit la Providence divine. Ils ont une grande mission à remplir pour l'âme de leurs frères, et

pour leur propre âme. Heureux ceux qui s'en souviennent !

Paul ne l'oubliait pas, aussi, le jour du sabbat, il sortit de la ville avec ceux qui servaient Dieu, et se rendit, avec eux, *au lieu où l'on avait coutume de faire la prière*. Il paraît que les Juifs qui se trouvaient dans cette ville n'étaient pas assez nombreux pour y avoir une synagogue ; mais ils ne renonçaient pas pour cela à prier Dieu ensemble. Le ciel était leur temple, et les bords d'un fleuve, leur lieu de réunion. Que leur exemple est humiliant pour ceux que les moindres difficultés, que les plus légers obstacles empêchent de se rendre dans la maison de Dieu, pour le servir avec leurs frères ! Quand toutes nos églises seraient abattues, quand, pour rendre un culte au Seigneur, nous devrions nous réunir au désert, comme nos ancêtres y furent si souvent forcés, encore devrions-nous, même au péril de notre vie, confesser et adorer ensemble notre Père céleste. Car notre devoir, à cet égard, est le même en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance. Le culte habituel de Dieu, en commun, est une obligation sacrée, aussi bien qu'un doux privilège. Avez-vous la foi des Chrétiens, vous qui ne le sentez pas ? vous qui n'êtes pas capables de faire au service du Seigneur les moindres sacrifices ! vous qui n'y prenez part que de temps en temps et de loin en loin ! Jugez-en vous-mêmes.

D'un autre côté, qu'il est doux, qu'il est réjouis-

sant de penser que, sous le Christianisme, tous les lieux peuvent servir de temples aux fidèles ; qu'une forêt, une prairie, le bord d'un fleuve, peuvent être pour eux une maison de prière, et un autel d'actions de grâces. Depuis que l'Évangile a été aboli, dans le service du Seigneur, toutes les distinctions de lieux ; depuis qu'il a proclamé la spiritualité du culte, et clairement établi que toute son efficacité dépend, par la médiation de Jésus, du repentir, de la foi, de l'amour avec lesquels il est célébré, et non plus d'aucune circonstance extérieure, l'Évangile a consacré l'univers comme le temple de Dieu. Il a mis le culte à la portée de tous. Il a fait de chaque famille chrétienne une église où Dieu est servi : que dis-je ? Il a fait de chaque fidèle le temple de Dieu, la demeure de son Saint-Esprit ; en sorte que, dans quelque lieu que se trouve le racheté de Christ, même au fond d'un cachot, même au milieu d'une assemblée nombreuse, même dans les rues bruyantes d'une grande ville, son âme peut s'élever, par la foi, à l'Auteur de tout don parfait et de toute grâce excellente ; faire secrètement monter vers lui l'encens de la louange et le parfum de la prière, et recevoir de lui ces bénédictions spirituelles qui descendent du ciel, inaperçues, comme la rosée d'en-haut.

Et nous étant assis au bord du fleuve, dit l'apôtre, nous parlames aux femmes. Ainsi donc, mes frères, prêcher hors d'une église, annoncer l'Évangile sous la voûte des cieux, au milieu des campagnes,

est un usage aussi ancien que le Christianisme ; un usage sanctionné par l'apôtre Paul ; sanctionné par l'Esprit de Dieu qui bénit cette prédication pour Lydie ; sanctionné par l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui prêcha du haut d'une colline, et du bord d'un lac, et dans les places publiques. Il ne peut donc rien y avoir de condamnable dans cette pratique. Sans doute c'est surtout et premièrement dans les églises qu'il faut proclamer les miséricordes de l'Éternel ; mais, lorsqu'il est impossible d'y attirer ceux qui ont le plus grand besoin d'être éclairés ; lorsqu'une multitude d'âmes périclitent dans les ténèbres et dans le vice, fuyant cette prédication de l'Évangile où elles trouveraient le remède à leur misère, rien n'empêche, que dis-je ? tout autorise les ministres de Christ qui en ont le courage, à s'efforcer de porter l'Évangile hors de nos temples, à ceux qui ne veulent pas venir le chercher dans nos temples. Annoncer Jésus-Christ dans les campagnes, au milieu de cette belle nature qui proclame la gloire du Dieu fort, est un moyen d'évangéliser ceux qui fuient l'Évangile, qui a été employé avec succès, à différentes époques, dans l'Église chrétienne ; et Dieu a abondamment béni, en divers lieux, cette ingénieuse ressource de la charité. Il en a fait un moyen de réveil spirituel pour beaucoup d'âmes ; il s'en est servi pour appeler sur l'Évangile l'attention générale. Et, pour moi, quand je vois ce moyen d'instruire et de convertir les pécheurs, employé

par des hommes éclairés et capables, je m'en réjouis, et j'implore sur leurs travaux la bénédiction du Seigneur.

Mais il est temps de fixer toute notre attention sur le fait principal qui nous est rapporté ici, celui à propos duquel l'historien sacré parle de cette prédication de Paul au bord de la rivière. Ce fait est bien simple et bien insignifiant aux yeux du monde : c'est cependant un de ces événemens au sujet desquels il nous est déclaré *qu'il y a de la joie devant les anges de Dieu* ; en voici l'essentiel : *une femme, qui craignait Dieu, écouta Paul, et le Seigneur lui ouvrit le cœur, afin qu'elle se rendit attentive aux choses que Paul disait.*

Nous ne savons de cette femme que ce qui nous est rapporté ici. Elle se nommait Lydie ; elle était de Thyatire, ville d'Asie mineure, et se trouvait à Philippe pour vaquer à ses affaires. Quant à l'état de son âme, il ne nous est dit autre chose sinon qu'elle *craignait Dieu*. Quelque peu éclairée qu'elle fût encore, elle avait, par la grâce de Dieu, cette *crainte de l'Eternel qui est le commencement de la sagesse*. Et, en l'amenant au salut, Dieu suivit envers elle la règle qu'il suit toujours dans la dispensation de ses grâces : *à celui qui a, il lui sera donné*. Les premières grâces de Dieu, reçues dans un cœur honnête et bon, où elles portent du fruit, nous assurent de nouvelles grâces. Un rayon de lumière par lequel nous nous laissons

guider, est l'aurore d'une plus grande lumière. Prenez donc courage, vous qui servez Dieu selon les lumières qu'il vous a données ; vous qui tremblez à sa parole ; vous qui vous efforcez d'obéir à sa volonté, autant qu'elle vous est connue, mais qui n'avez pas encore la paix avec lui. Dieu ne vous laissera pas dans ces demi-ténèbres. *Cherchez, frappez, heurtez ; "veillez ;" "faites des fruits convenables à la repentance ;" et "sur vous qui craignez son nom, se lèvera le Soleil de justice, et la santé sera dans ses rayons."*—Au contraire, si vous ne craignez pas Dieu ; si, au milieu de la lumière révélée, vous bravez ses jugemens, vous méprisez ses miséricordes, vous foulez aux pieds sa loi, suivant le désir de vos yeux et les conseils de votre cœur, tremblez que, par un juste jugement, Dieu ne vous ôte même ce que vous avez ; et que, comme vous préférez dans votre cœur et dans votre conduite, les ténèbres du péché à la lumière de la sainteté, Dieu ne vous laisse marcher de ténèbres en ténèbres, de vice en vice, d'incrédulité en incrédulité, jusqu'à ce que, votre conscience étant cautérisée, vous appeliez le mal bien, et le bien mal ; l'amer doux, et le doux amer.

Considérons maintenant d'abord, l'œuvre que le Seigneur opéra dans l'âme de Lydie : *Il lui ouvrit le cœur ;* et ensuite, le but de cette œuvre : *afin qu'elle se rendit attentive aux choses que Paul disait.*

Et d'abord, l'œuvre de Dieu. *Il ouvrit le cœur*

de Lydie, c'est à dire qu'il éclaira les yeux de son esprit ; qu'il répandit la lumière du Saint-Esprit dans son cœur, afin qu'elle comprît la nature et qu'elle sentît l'importance de cette bonne nouvelle du salut qui lui était annoncée ; qu'il lui donna l'amour de la vérité afin qu'elle fût sauvée ; qu'il fit pénétrer avec efficace dans son âme la réjouissante conviction que Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. En d'autres termes, enlevant les obstacles qui, dans toute âme d'homme, s'opposent à la foi ; éclairant l'esprit, réveillant la conscience, touchant le cœur, fléchissant la volonté de Lydie, il lui donna, dans sa grande miséricorde, et par son Saint-Esprit, de croire à cet *Evangelie de Christ* que Paul faisait retentir à ses oreilles, et qui est la puissance de Dieu en salut à tout croyant. Telle fut la grâce que Dieu accorda à Lydie. C'est assez dire que le cœur de Lydie était en lui-même fermé à Dieu, à sa vérité, à sa Parole ; c'est assez dire qu'il n'était pas au pouvoir de Paul, ni de Lydie, d'y faire pénétrer à salut le glorieux *Evangelie de Christ* ; c'est assez dire que Dieu seul pouvait opérer cette grande œuvre. Ce fait confirme quelques-unes des doctrines fondamentales de la Parole de Dieu. Il montre combien il est vrai que nos cœurs sont spirituellement aveugles, incrédules, dans un état d'inimitié contre Dieu ; combien il est vrai aussi que tous les moyens hu-

mains sont insuffisans pour en dissiper l'aveuglement, en fondre les glaces, y faire naître la foi. Enfin, ce fait proclame que Dieu seul est le Roi des cœurs ; qu'il peut seul les toucher à salut, en y répandant l'intelligence et l'amour de la vérité ; en un mot, que Dieu seul ouvre les cœurs à l'Évangile.

Ainsi donc, mes frères, toutes les fois que le cœur de quelque pauvre pécheur s'ouvre à l'Évangile, ajoute foi à cette bonne nouvelle, y trouve la paix et la vie, ce pauvre pécheur devient un monument vivant de la miséricorde divine. Dieu, le grand Dieu du ciel et de la terre, s'est abaissé jusqu'à lui, a agi dans son âme par l'Esprit de lumière et de vie. A Dieu donc soit rendue toute la gloire de cette œuvre merveilleuse par chacun de ceux dans lesquels elle a été opérée. Vous qui croyez, ne l'oubliez jamais.—D'un autre côté, si votre cœur est encore fermé à la vérité, insensible aux droits de Dieu sur vous, étranger à son salut ; sans foi, sans paix, sans amour, comprenez bien et souvenez-vous que c'est Dieu seul qui peut vous tirer de cet état d'aveuglement, d'incrédulité, de mort, de condamnation. Son Esprit seul peut ouvrir votre cœur à sa Parole. Si donc vous n'êtes pas résolu à vivre et à mourir sans Dieu et sans espérance au monde, et à négliger jusqu'à la fin le salut qui est en Christ, tournez-vous vers Dieu de toutes les puissances de votre âme. Suppliez-le d'avoir pitié de vous, comme il eut pitié de

Lydie. Demandez-le-lui au pied de son trône de grâce. Demandez-le-lui en méditant sa Parole qui est l'épée de son Esprit. Demandez-le-lui, en étant docile aux avertissemens qu'il vous adresse par la voix de votre conscience. Demandez-le-lui en renonçant à cet égard à toute confiance en vous mêmes et dans les hommes, et en montrant au Seigneur que c'est de lui seul que vous attendez cette immense bénédiction. Si vous ne l'obtenez pas, vous périrez, et vous périrez par votre propre faute ; car Dieu vous dit encore aujourd'hui dans son infinie miséricorde : *Si vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfans, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ?* Voilà la promesse. Si elle ne s'accomplit pas pour vous, c'est que vous n'aurez pas demandé avec sincérité et avec persévérance ; et votre perte sera votre ouvrage !

Et savez-vous pourquoi il est tant d'hommes qui, malgré ces magnifiques promesses de Dieu, demeurent étrangers à sa connaissance et à son salut, et rejettent jusqu'à la fin de leur vie, la vérité qui les convertirait et les sanctifierait ? savez-vous quel est le grand obstacle à la réception de l'Évangile ? Saint Luc nous l'apprend, en disant que *le Seigneur ouvrit le cœur de Lydie*. L'obstacle est dans l'état du cœur, dans les affections de l'homme irrégénéré, dans l'amour du péché, en un mot. La lumière ne manque pas dans la Bible. Notre esprit ne

manque pas de l'intelligence nécessaire pour comprendre cette Parole *qui donne la sagesse au simple*. Notre cœur ne manque pas de la faculté de sentir, de la puissance de gratitude nécessaires pour que nous puissions sentir l'amour de Dieu pour les pécheurs, et donner notre cœur à Dieu. Non, non ; l'incapacité n'est pas dans nos facultés ; elle est dans nos dispositions morales. A proprement parler, si nous ne croyons pas, ce n'est pas que nous ne puissions pas croire ; c'est que nous ne voulons pas croire. C'est la convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie ; c'est l'amour du monde, de ses biens, de sa faveur, de ses voluptés, qui ferment notre cœur à la doctrine humiliante et sanctifiante de l'Évangile. Et c'est là ce qui nous rend souverainement coupables devant Dieu. Nous nous livrons à des passions qui aveuglent, enivrent, endurcissent notre cœur, et le rendent impénétrable aux traits de la vérité. De-là viennent toutes nos résistances à l'Évangile, tous nos accommodemens avec le monde, tous nos efforts pour concilier le service de Dieu avec le culte de nos idoles, toutes les concessions que nous faisons, en principe ou en pratique, au présent siècle ; tout cela s'explique aussi facilement que possible par cette seule cause :—l'amour volontaire et persévérant du péché, la préférence des ténèbres à la lumière, des choses du temps aux choses de l'éternité, de la corruption à la sainteté, du monde à Dieu. Soyez

donc avertis, vous qui résistez aux appels du Seigneur ; comprenez bien pourquoi votre cœur est encore fermé à Dieu et à sa Parole ; voyez le vrai motif de votre incrédulité ; et prenez garde de mépriser jusqu'au bout les richesses de la patience et de la longue attente de Dieu. Ah ! si déjà dans ce monde, et quand vous vous citez au tribunal de votre conscience, vous sentez que vous êtes inexcusables de rejeter, par amour du péché, l'Évangile du salut, pensez au jugement que vous serez forcés de porter sur vous-mêmes à cet égard, quand vous entrez dans l'éternité, et que vous comparâtes devant le tribunal de Christ ? De quelle folie, de quel crime, de quel suicide de votre âme, vous vous accuserez, si vous êtes contraints de reconnaître que vous avez perdu votre âme, sacrifié le ciel, rejeté le Sauveur pour quelques misérables jouissances périssables, qui, déjà ici-bas, ne laissèrent dans votre âme que vuide, qu'amertume, que remords ? Oh ! si votre conscience est remuée, si votre cœur est touché, allez, allez sans délai, à celui qui seul peut l'ouvrir entièrement à sa Parole. Il est miséricordieux ; il est puissant : mais chaque jour, chaque heure de délai enduret et aveugle davantage votre cœur, rend votre danger plus grand, votre retour à Dieu plus difficile ; aujourd'hui il est temps encore, demain il peut être trop tard.

Voyons maintenant dans quel but *le Seigneur*

*ouvrit le cœur de Lydie.* L'apôtre nous apprend que ce fut afin qu'elle se rendit attentive aux choses que Paul disait. Tel fut, en effet, le résultat de l'action du Saint-Esprit en elle. Le Saint-Esprit lui ôta la légèreté d'esprit, l'insouciance, l'inattention, avec lesquelles l'homme naturel écoute l'Évangile. Il fixa son âme tout entière sur le message de réconciliation et de salut. Il lui en fit comprendre la nature, et sentir l'importance. Pécheresse réveillée, elle recourut de tout son cœur au Sauveur qui lui était annoncé, comme à son grand, son unique, son puissant Libérateur. Elle crut, elle adora Dieu, elle trouva la paix.

Apprenons de là à nous juger nous-mêmes, et pour savoir si notre cœur est ouvert à la Parole de Dieu, examinons si nous y avons été rendus sérieusement attentifs. Demandons-nous : Ai-je jamais senti l'importance suprême de l'Évangile, comme unique moyen de salut ? Mon âme en a-t-elle jamais eu faim et soif ? Est-il devenu pour moi *la seule chose nécessaire* ? Le consulté-je avec soin, avec persévérance, avec un ardent désir de le comprendre et de m'y soumettre ? Ai-je jamais fixé mon attention sur la Parole de mon Dieu, comme je la fixe sur mes affaires, sur ma famille, sur ma fortune ; comme les mondains la fixent sur le monde qui passe avec sa convoitise ? Aimé-je à venir entendre l'explication de l'Évangile dans la maison de Dieu ? Est-ce pour moi un besoin ? Cherché-je dans la prédication, bien plus la vérité

divine que l'éloquence humaine ? Quand l'Évangile a parlé, mon orgueilleuse raison se tait-elle ? Quand il a décidé, ne raisonné-je plus avec mon Dieu ? Quand il commande, cherché-je sincèrement à obéir ? Quand il menace, mon âme s'émeut-elle au dedans d'elle-même ? Quand il console, s'ouvre-t-elle à ses douces consolations ? En un mot, l'Évangile de mon Dieu, est-il pour moi l'objet d'une attention sérieuse, docile, soumise ? Tout ce qui se rapporte à mon âme, à la mort, au jugement, à l'éternité, est sérieux. Suis-je sérieux moi-même, en présence de ces grandes réalités de la vie à venir ? Ces questions vous aideront à juger si votre cœur est ouvert à la Parole de Dieu.

Lydie fut convertie par une seule prédication. Elle embrassa avec foi la vérité, dès que la vérité lui eut été annoncée. Elle se donna à Dieu, dès qu'elle eut compris et cru que Dieu s'était donné pour elle, dans la personne de son Fils. Membre de l'Église invisible, par la foi, elle devint aussitôt, par le baptême, membre de l'Église visible. Heureux, mes frères, mille fois heureux, si chacune de nos prédications amenait ainsi une âme immortelle à Christ !

Réfléchissons, enfin, aux effets de la conversion de Lydie ; car, on ne saurait trop le répéter, la conversion n'est pas un mot, c'est une réalité ; ce n'est pas seulement l'admission de quelques vérités

qu'on rejetait naguère ; ni seulement le passage d'une église à une autre église : c'est le passage de la mort à la vie, de l'incrédulité à la foi, du monde à Dieu, de la voie du péché à la voie de la sainteté. C'est ce que nous montrent toutes les conversions que nous rapporte la Bible. Ainsi, par exemple, quoique tout ce qui nous reste de l'histoire de Lydie, après qu'elle eut reçu l'Évangile, soit contenu dans un seul verset de la Bible, ce verset suffit pour nous montrer dans le cœur et dans la conduite de cette femme, quelques-uns des fruits positifs de la véritable foi, des traits distinctifs du caractère des enfans de Dieu. *Et après qu'elle eut été baptisée avec sa famille, elle nous fit cette prière : Si vous m'avez cru fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et y demeurez. Et elle nous y obligea.*

Remarquez d'abord la confession franche et courageuse qu'elle fait de sa foi en Christ, au milieu d'une ville payenne, où elle pouvait s'attendre à toutes sortes de persécutions, dès qu'elle se serait déclarée chrétienne. Elle reçoit le baptême, ce baptême honorable aujourd'hui que tout le monde le reçoit, mais déshonorant alors aux yeux du monde, comme le nom de Chrétien l'était ;—ce baptême qui, dans plusieurs états, constate et assure aujourd'hui nos droits civils ; qui, alors, devenant un signal de persécution, faisait souvent poursuivre de lieu en lieu, et chasser de leur patrie, comme des bêtes féroces, ceux qui le recevaient. Et non seulement Lydie confesse le

nom de Christ, en entrant ainsi ouvertement dans l'Eglise visible : elle le confesse d'une manière plus marquée encore, en recevant chez elle Paul et ses compagnons d'œuvre, et en s'associant ainsi publiquement avec les disciples du Crucifié. Comme nous voyons dans sa conduite les fruits de cette foi *qui nous fait remporter la victoire sur le monde*, et qui nous rend capables de confesser Christ devant les hommes, afin qu'il nous confesse devant ses anges et devant son Père ! Jugez-vous vous-mêmes à ce premier égard. Comme Lydie, manifestez-vous franchement votre foi ? Au milieu des impies, des incrédules, des mondains, osez-vous vous montrer disciples de Christ, animés de son esprit ? ou auriez-vous honte du Sauveur, et, le reniant devant les hommes, vous prépareriez-vous à être renié par lui devant ses anges, et devant son Père ? Que vos consciences répondent. Que si, par la grâce de Dieu, vous avez cette foi de grand prix qu'avait Lydie, élevez-vous, comme elle, au dessus du monde ; comme elle, honorez votre religion, en y rendant hommage au milieu des hommes. Combattez le respect humain, la fausse honte, la crainte de vous singulariser. Il n'est rien dont un être immortel puisse plus raisonnablement se glorifier, que d'appartenir à Christ.

Un second trait de la conduite de Lydie, qui montre la réalité de sa conversion, c'est l'affection fraternelle qu'elle éprouve immédiatement pour les

fidèles. *La foi, dit la Parole de Dieu, est opérante par la charité. A ceci, disait Jésus-Christ, tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* La foi unit, comme par instinct, les cœurs chrétiens. Elle établit entre eux une sympathie spirituelle dont ils sentent immédiatement le prix et la force, et dont ils ne se faisaient aucune idée avant d'avoir cru à l'Évangile. Voyez comme ce sentiment se manifeste promptement et avec puissance dans l'âme de Lydie. En recevant chez elle ces fidèles, qui lui étaient naguère complètement inconnus, elle fait preuve non seulement de courage, mais d'affection fraternelle. A l'empressement avec lequel elle les sollicite d'accepter ses offres, on voit qu'elle remplit moins un devoir envers eux qu'elle ne satisfait à un besoin de son cœur ; qu'elle est unie au peuple de Dieu, et que c'est une joie pour elle de s'unir à lui toujours plus étroitement. La foi agit-elle ainsi dans votre cœur ? Les relations chrétiennes sont-elles pour vous les plus douces et les plus précieuses de toutes ? En jouissez-vous plus que des relations qui ne sont pas spirituelles ? Vous sentez-vous plus rapprochés de cœur des hommes qui ont une piété bien vivante et bien pratique, que de ceux dont la foi et les sentimens religieux se montrent à peine ? Est-ce auprès d'eux que vous aimez à vous reposer de vos travaux ? Les fidèles éprouvent vivement ce besoin de s'unir à ceux avec les-

quels ils ont en commun une même foi et une même espérance. Au milieu des mondains, leur âme est comme dans un désert aride. L'amour fraternel les fait passer par-dessus ces murs de séparation que les diverses sectes de Chrétiens élèvent souvent entre des disciples du même Maître, et des rachetés du même Sauveur; il les dispose à chercher et aimer leurs frères en Christ quelques noms qu'ils portent au milieu des hommes. Qu'un homme aime Christ, sa Parole, son peuple, et le cœur du vrai Chrétien lui est ouvert. Que dis-je? Les vrais Chrétiens aiment ceux de leurs frères qu'ils n'ont jamais vus : ils sympathisent avec les membres du corps de Christ sur toute la terre, partagent leurs joies, leurs combats, leurs épreuves.

Enfin, mes frères, remarquez dans la conduite de Lydie, un autre fruit de la foi. Ce sont les sacrifices qu'elle fait volontairement, et de bon cœur, pour le Seigneur, en recevant chez elle ses disciples. L'hospitalité qu'elle leur accorde, ne montre pas seulement son courage et son affection fraternelle ; elle montre aussi le besoin qu'elle éprouve de consacrer au Dieu de son salut, en venant au secours de ses enfans, une partie de ses biens temporels. C'est au nom du Seigneur qu'elle les invite à venir s'établir chez elle : c'est au Seigneur aussi bien, encore plus qu'à ses enfans, qu'elle fait cette offrande. Elle sait déjà, parce qu'un cœur chrétien l'apprend vite, que *Dieu prend plaisir à*

*de tels sacrifices ; que Christ regarde comme fait à lui-même tout ce qu'on fait par amour pour lui, en faveur de ses disciples ; et sa conduite envers Paul et ses compagnons d'œuvre, prouve que son cœur n'était pas étranger à ces sentimens qui rendirent les Chrétiens de l'Eglise primitive capables d'avoir toutes choses communes.*

Ce trait du caractère de Lydie, est-il un trait de votre caractère ? Placé dans des circonstances semblables à celles dans lesquelles elle se trouvait, auriez-vous agi comme elle ? Votre cœur vous aurait-il disposé à recevoir chez vous, avec joie, des hommes qui n'auraient eu d'autres titres à votre hospitalité que leur Christianisme ? Ya-t-il en vous une affection fraternelle assez sincère, assez spirituelle, un amour assez vrai pour Dieu, pour qu'il vous eût été facile d'ouvrir votre maison à des fidèles obscurs et méprisés du monde ? Voilà la question que vous devez vous adresser, et pour y répondre avec vérité, prenez garde de confondre l'humanité naturelle avec la bienfaisance chrétienne. Dans ce pays surtout, le Christianisme a exercé, à quelques égards, sur la masse de la société, une influence indirecte si puissante ; la charité de l'Eglise chrétienne a réagi avec tant de force sur l'esprit national ; elle a réveillé si généralement les sentimens d'humanité et de compassion qui dorment dans les cœurs des hommes, que nulle part on ne donne si volontiers et si libéralement qu'ici.

C'est, sans doute, une grande bénédiction pour la société, mais que ce ne soit pas un piège pour votre âme. Ne tirez pas de conclusions trop favorables de votre libéralité. Pour avoir ce trait du caractère chrétien que nous venons de remarquer ensemble dans Lydie, ce n'est pas assez que vous ne soyez ni durs ni insensibles, et que vous partagiez quelquefois votre pain avec celui qui a faim ; ce n'est pas assez que vous fassiez la part du pauvre. Faites-vous la part de l'Éternel ? Donnez-vous par un principe chrétien, et selon la règle établie de Dieu ? *Tout en faisant du bien à tous, en faites-vous principalement aux domestiques de la foi ?* Donnez-vous pour l'amour de Christ, et non pas seulement par un mouvement de compassion naturelle, ou par l'entraînement de l'exemple ? Quels sacrifices faites-vous pour l'Église de Dieu ? quelle portion de vos biens consacrez-vous à mettre la Parole sainte dans les mains de ceux qui ne la possèdent pas encore, et à subvenir aux dépenses de ceux qui se consacrent à annoncer l'Évangile aux payens ? En un mot, votre bienfaisance est-elle spirituelle, est-elle chrétienne ? Voilà ce que vous devez vous demander.

Maintenant, il ne me reste qu'à vous supplier de vous *examiner vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi.* Vous venez de voir les fruits de la foi dans le cœur de Lydie : la foi chrétienne est toujours la-même ; si elle est dans votre cœur, elle doit y produire des fruits semblables. Quand vous

n'auriez cru à l'Évangile que d'hier, vous devriez déjà savoir par votre propre expérience, que la foi élève l'âme au-dessus du monde, qu'elle fait naître dans le cœur la charité et l'affection fraternelle, et qu'elle apprend à donner chrétiennement. Epreuvez-vous vous-mêmes. *Qui a le Fils a la vie : qui n'a pas le Fils, n'a point la vie. " Celui qui croit en lui ne sera point condamné ; mais celui qui ne croit point est déjà condamné : parce qu'il n'a point cru au nom du Fils unique de Dieu."* Amen.